QUINZIEME ANNEE — N° 483 — On s'abonne au Bureau du Journal : 17, RUE DE L'ANNONCIATION à PARIS (16e Arr.) et dans les Bureaux de Poste — SAMEDI 7 DECEMBRE 1918.

ABONNEMENTS

FRANCE . . . . Un an 6 fr.
ETRANGER . . . — 8 fr.

LE NUMERO :

FRANCE . . . 10 centimes
ETRANGER . . . 15 —

Aux bureaux du Journal et par la poste

TÉLÉPHONE : AUTEUIL 17-61

ANNONCES
Agence Parisienne de Publicité
16, Rue Drouot, Paris
TÉL. : GUT. 55-38

LA FRANÇAISE

Journal de Progrès Féminin

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Directrice - Fondatrice :
Jane MISME

ABONNEMENTS

FRANCE. . . . . Un an 6 fr.
ETRANGER. . . . — 8 fr.

Les abonnements ne peuvent être reçus pour moins d'un an. Ils partent du 1er de chaque mois

LE NUMERO :

FRANCE. . . . . 10 centimes
ETRANGER. . . . . 15 —

Aux bureaux du Journal et par la poste

La Revanche des Idéalistes

Est-elle assez complète ? plus complète peut-être que les plus hardis d'entre eux n'osaient l'espérer. Tous les miracles qu'ils annonçaient se réalisent, toutes les résurrections de peuples dont l'énoncé seul faisait hausser les épaules, non pas aux seuls défaitistes, mais à tous ceux, à toutes celles qui tenaient sans croire. Ceux-là d'ailleurs avaient oublié 70 et demandaient qu'on l'oubliât autour d'eux. Ils avaient enseveli la Pologne, la Bohême, le Schlesvig, sous une pierre tombale que leur espoir ne souleva jamais. Et la Pologne, et la Bohême, après des années et des siècles de décapage et d'étouffement sortent vivantes de leur tombeau, tandis que le petit Schlesvig, leur frère moins audacieux, mais frémissant encore, ose espérer sa libération.

Ici, quelques-uns des incroyants que nous avons connus au cours de ces quatre années argueront : « C'est la force qui a vaincu, c'est le canon et non le sentiment. » D'accord ; nous ne prétendîmes jamais que les sentiments suffiraient à faire crouler la muraille de Jéricho. Ce que nous disons c'est ceci : que le sentiment, porté à une certaine puissance, finit par engendrer la force, par l'attirer, la faire servir à ses fins. C'est parce que Déroulède écrivit ses chants du Soldat, parce que des milliers de jeunes gens s'imprégnèrent du sentiment qui les inspirait ; c'est parce qu'au fond de milliers de cœurs la plainte de l'Alsace ne cessa de gémir ; c'est parce qu'en Alsace d'autres milliers de cœurs fidèles n'acceptèrent jamais l'esprit prussien, que la France peut aujourd'hui serrer dans ses bras ses provinces perdues. Et la Pologne ? Bien fanatique, rapidement fanatique même a dû semblait aux adeptes de la résignation à la force, l'enfant Polonais qui se laissait frapper par le maître prussien pour avoir refusé de dire sa prière en allemand. C'est cependant à son martyre, d'autres encore, que la Pologne doit aujourd'hui sa résurrection. Quoique morte d'apparence, elle avait gardé son âme vivante : cela seul importait. Il semble qu'il y ait dans la volonté tendue comme un aimant irrésistible qui peu à peu finit par attirer à lui les événements.

Jamais le monde n'a vu ce qu'il voit en ce moment et cela prouve bien, qu'enfermé dans son évolution par les appétits animaux, il n'en est pas moins en marche vers une humanité supérieure. Le général nous n'assistons guère au triomphe de nos pensées les plus chères, mais il nous arrive de nier le progrès, car nous sommes impatients de réalisation et nos vies sont courtes. Nos yeux se ferment, le plus souvent, sur des défaites sur ces défaites particulières, nous connaissons trop volontiers à des défaites plus générales. Parmi les plus fidèles Français d'Alsace, plusieurs déjà sont morts sans voir poindre l'aube de la Délivrance et combien cela n'est-il pas plus vrai encore des Polonais et des Tchèques.

Il en est ainsi des idées. Elles survivent à ceux qui les servent et cheminent de cerveaux en cerveaux jusqu'à ce qu'elles aient établi leur règne. Les idées ne se réalisent qu'au prix de luttes et de souffrances ; cependant ils se réalisent. Nulle génération n'aura vu de plus belle vérité de plus prodigieux exemple que nous accompagnera jusqu'à la fin de nos vies. Ici, dans ce journal, rédactrices et abonnées, nous sommes sans contredit des idéalistes. Plusieurs parmi nous ont certainement payé et souffert pour leurs idées. Qu'importe, pourvu que l'idée marche. Et je ne parle pas seulement ici de l'idéal féministe, mais de tous les idéals pour lesquels nous vivons et dont il fait partie. Ils ne nous servent pas ; nous les servons. A cela on reconnaît le sentiment désintéressé. Mais tout est vain dans ce bref espace de temps que nous passons sur une planète destinée elle aussi à l'anéantissement, hors de le remplir de ce qui subsiste, de ce qui survit aux vies individuelles. A suspendre sa vie à un grand idéal, que risque-t-on en somme ? L'apparente défaite de cette existence éphémère ; bien peu de choses en vérité ! Mais plus on se détache de l'individuel, du particulier, plus on s'absorbe dans le courant de l'évolution vers la justice et l'amour, plus on se sent vivant.

L'an 1918, en ce triste mois de novembre, nous a apporté la certitude resplendissante de l'espoir réalisé. Il a fini de labourer sur le monde, comme un grand peintre nous l'a montré, endormi de tristesse sur la planète ; il se dresse et dans un geste magnifique, nous convie à toutes les joies. Ne l'oublions pas ; n'oublions pas non plus que sans le mépris de la souffrance et le sacrifice, nous n'aurions jamais obtenu la victoire du droit sur la force.

Louise Compain.

A NOS ABONNES

Nous rappelons que les abonnements se terminant le 31 Décembre 1918 sont encore recouvelés à l'ancien prix de **six francs.**

LES ABONNES DE L'ACTION FEMININE Nous adressons la prière de faire bon accueil au reçu de trois francs qui leur sera présenté cette semaine par les soins de « la Française » pour solder leur abonnement de l'année 1918.

CONSEIL NATIONAL DES FEMMES FRANÇAISES

Il faut que les Femmes votent en 1919

Une réunion a lieu le dimanche 8 décembre à la Salle des Sociétés Savantes 8, rue Danton, à 3 heures précises sous la présidence de Mme Jules Siegfried, présidente du Conseil National des femmes françaises.

ORATEURS INSCRITS :

MM. H. Berthélemy, Professeur à la Faculté de Droit ; **Ferdinand Buisson,** ancien député, premier rapporteur d'une proposition de loi sur le suffrage des femmes ; **Lemarchand,** conseiller municipal de Paris ; **Henri Sellier,** conseiller général de la Seine.

Mmes L. Brunschvicg, secrétaire générale de l'Union Française pour le suffrage des femmes ; **Juliette François Raspail**, secrétaire générale de l'Union Fraternelle des femmes ; **Maria Vérone,** avocat à la Cour, secrétaire générale de la Ligue pour le Droit des femmes ; **de Witt-Schlumberger,** présidente de l'Union Française pour le suffrage des femmes.

On trouvera des cartes d'entrée : au Secrétariat des Sociétés Savantes, 28, rue Serpente ; au Conseil National des femmes françaises, 1, avenue Malakoff ; à la Ligue du Droit des femmes, 127, avenue de Clichy ; à l'Union française pour le suffrage des femmes, 53, rue Scheffer ; à l'Union Fraternelle des femmes, 77, rue Blanche.

Il sera perçu 0 fr. 50 par personne pour tous droits.

LIGUE FRANCAISE pour le Droit des Femmes

La Ligue du Droit des Femmes occupera le stand n° 9 au Salon du Travail, 84, rue de Grenelle. Seront mis en vente des poupées et des jouets, des objets divers, des œuvres de femmes-artistes, pouvant être offerts comme cadeaux pour la Noël et les étrennes.

Tous les lecteurs et lectrices de « La Française » sont invités à aller visiter cette intéressante exposition, et à y faire leurs achats de fin d'année. Ils ne paieront pas plus cher que dans les magasins, ils feront une bonne action, et ils auront le plaisir d'acquérir des travaux originaux qu'ils ne trouveraient pas dans le commerce.

La vente est faite au profit des œuvres de guerre de la Ligue, fonctionnant sous la direction de Mme Maria Vérone, et autorisées par arrêté ministériel du 16 juin 1917.

Tous les jours du 2 au 7 décembre inclus, 84, rue de Grenelle, de 2 à 6 heures.

En Alsace

Avec l'article qu'on lira ci-dessous, juste hommage rendu à une vaillante patriote d'Alsace, Mlle Walther nous envoie la belle lettre suivante, que nous nous faisons un devoir et un plaisir de publier :

Madame,

Permettez à une Alsacienne de remercier la « Française » du magnifique hommage qu'elle a rendu, dans son numéro du 16 novembre, à la fidélité, à la foi inébranlables de notre brave peuple.

Vos collaborateurs ont parfaitement montré la grande part qui revient, dans cette lutte quotidienne d'un demi-siècle contre un ennemi dont le monde a appris à connaître la puissance et la fourberie, — à l'énergie de la femme alsacienne. Vestale attentive, elle a pieusement entretenu au foyer familial, à l'abri des influences étrangères, le feu sacré de l'amour pour la France.

L'heure des réparations est enfin venue : l'Alsace a retrouvé sa mère. Ce n'est plus contre le germanisme que l'Alsacienne luttera, mais contre toutes les plaies sociales qui menacent le pays. Nous sommes heureuses d'apporter, sur ce terrain-là comme sur l'autre, notre foi en l'avenir de la France, notre enthousiasme à la servir.

Agréez, etc.

Marguerite Walther.

Celles qui luttèrent pour la France

L'enfance de Marcelle Favre, née à Mulhouse, fut celle de toutes les petites filles d'Alsace : peuplée de rêves d'or où le rayonnement de la France éclairait le monde ; assombrie de réalités grises où l'oppression boche pesait comme du plomb ; affligée par le son aigre des fifres vainqueurs, par le martèlement des grosses bottes rythmant le pas de parade.

Cette ambiance hostile entretint pendant de longues années en Alsace ce que nous appelions « une paix de cimetière » ; mais, dans les jeunes cœurs qui s'éveillaient, les jeunes intelligences qui grandissaient, elle suscita d'ardentes énergies, avides d'action, de lutte contre l'oppresseur.

Suivant l'exemple de ses aînées, Marcelle Favre débuta par l'enseignement clandestin du français. Mais, d'année en année, la menace du germanisme grandissant sans cesse, il devint nécessaire de lutter sur une plus vaste échelle.

Ce que le docteur P. Bucher avait réalisé à Strasbourg et dans ses environs, Marcelle Favre l'entreprit à Mulhouse, à Colmar, à Thann. Sous son impulsion se fondèrent partout des comités dits « cercles des Annales » ; ces groupements faisaient appel à nos meilleurs conférenciers qui portaient là-bas la parole, la pensée, le cœur de la France. Des professeurs d'élite groupèrent, en des cours de littérature française, un auditoire de jeunes filles de plus en plus nombreux. En face de la Kultur menaçante, nos petits groupements maintinrent haut et ferme le drapeau de la Civilisation.

Pendant les années qui précédèrent la guerre, Marcelle Favre fut réellement l'âme de cette résistance ; son enthousiasme, sa ténacité, triomphaient de tous les obstacles, suscitaient partout de précieuses collaborations. A ces efforts réunis, la France doit de retrouver, après cinquante années de domination allemande, des esprits libres, ouverts à toutes les finesses de notre littérature, de notre art, de notre pensée.

Marguerite Walther.

Questions du Jour

La Tâche d'après-guerre

Comme on disait jadis : « Le roi est mort ! Vive le roi ! » nous voulons nous écrier : « La tâche est finie, à la tâche ! » La dure guerre est gagnée, il s'agit maintenant de « gagner la paix ». Lourde, mais plus joyeuse besogne à laquelle nous voulons donner tous et toutes la totalité de notre vie, et qui sera plus que suffisante pour l'occuper.

Parmi tous les problèmes qui se lèvent en foule et qui paraissent plus urgents les uns que les autres à résoudre, il y en a qui ne dureront qu'un temps, la période de transition actuelle de la guerre à la paix : démobilisation des soldats, des ouvriers en munitions, transformation des industries de guerre en industries pacifiques ; les autres, de portée plus vaste, peuvent se résumer en un seul : la réfection de la France.

Les uns et les autres de ces problèmes intéressent directement les femmes, et leur coopération est indispensable dans l'œuvre de solution. Chacun demande une étude approfondie, qu'il est matériellement impossible d'entreprendre ici, quelques suggestions seulement nous ont paru utiles pour classer les idées et permettre à chacun et chacune d'élaborer son programme d'action.

La Démobilisation ouvrière

Une des plus graves difficultés de la démobilisation a été exposée à la Chambre par M. Lefas, en opposition au rapporteur de la loi sur les ouvriers mobilisés, M. Louis Deshayes :

M. LEFAS. — Je me suis associé très volontiers à la pensée protectrice des mobilisés, qui a inspiré le texte de la commission. Mais je tiens à attirer l'attention sur l'inconvénient qu'il peut y avoir à étendre indéfiniment la faculté de réintégration. Actuellement, dans les usines, il n'y a pas que des hommes valides ; il y a aussi des invalides de la guerre, des veuves et des orphelins de la guerre. Quelle sera la situation de ces personnes, dignes de l'intérêt du législateur, en face des hommes qui reviendront prendre leur place actuelle ?

Je voudrais quelques explications sur ce point.

Je comprends très bien que l'on ait le souci de faire retrouver au mobilisé un emploi. Mais les conditions du marché du travail vont se trouver profondément modifiées. Il va y avoir pénurie d'hommes valides, et, d'autre part, beaucoup d'hommes, avant la guerre, occupaient des places qui, aujourd'hui, sont avantageusement tenues par des femmes. Ces dernières, si vous les mettez dehors, ne pourront pas occuper des emplois où la main-d'œuvre masculine est indispensable. Si les mobilisés qui rentrent ne constituent pas cette main-d'œuvre masculine indispensable, s'ils se bornent à remplacer des femmes, où ira-t-on chercher les hommes nécessaires ? On sera obligé de faire appel à des étrangers, ce qui n'est pas désirable en principe.

Ainsi vous aurez, d'un côté, pléthore, et, d'autre part, déficit possible de main-d'œuvre.

La commission s'est-elle préoccupée de cette situation ? N'a-t-elle pas pensé qu'il est tout de même désirable que les hommes valides sans travail d'homme, et que les veuves et les invalides de la guerre continuent, dans la mesure du possible, à se livrer au travail qui complète leurs ressources et celles de leurs familles ?

Nous sommes en présence de deux situations intéressantes.

Notre devoir est de les concilier, et non pas d'oublier complètement une catégorie nombreuse, celle des victimes de la guerre. Elles aussi ont bien mérité de la patrie ; et parmi les mobilisés, il n'en est aucun, j'en suis sûr, qui en disconviendra.

Pour donner une idée de l'importance du problème, voici quelques chiffres recueillis par M. Georges Renard, et cités par lui dans un article du *Pays* :

A ne parler que des femmes employées dans les 12.000 usines qui relèvent du ministère de l'armement, elles sont, disent les statisticiens, au nombre de 425.000, dont 170.000 environ dans la métallurgie et les constructions mécaniques, 100.000 dans d'autres industries (produits chimiques, cartoucheries, etc.), 155.000 confinées dans les fonctions de manœuvres.

Pour M. Georges Renard, la solution consiste à diriger les ouvrières sur les industries vraiment « féminines ». La pensée de l'éminent économiste est claire et n'a rien d'offensant pour les féministes ; mais on pourrait facilement saisir ce prétexte pour interdire à nouveau aux femmes tous les emplois à hauts salaires, décrétés « masculins » et à les reléguer, comme avant la guerre, dans les métiers de famine. Ainsi le grand pas en avant vers l'égalisation des salaires, fait en ces dernières années, serait perdu.

M. Colliard, ministre du Travail, a donné l'assurance que les conditions de travail acquises pendant la guerre ne seraient pas amoindries, même dans le cas où les travailleurs reviendraient à leur profession antérieure moins rétribuée : ce qui semble signifier ou bien que l'Etat obligerait les patrons à accorder des salaires élevés, ou qu'il s'entendrait avec eux pour le complément. On envoie maintenant un questionnaire à chaque ouvrière où elle doit indiquer les emplois qu'elle peut remplir et le salaire normal actuellement.

Réorganisation économique

Les femmes sont vivement intéressées et prendront une part utile à la réorganisation économique, celle des transports, de la marine, du commerce et de l'industrie. L'ardeur qu'elles manifestent aujourd'hui pour le retour à la terre, les travaux de la campagne et la renaissance de la vie provinciale, devra durer. Nous avons toutes fait — à nos dépens — notre éducation économique. Je me souviens d'avoir entendu quelque temps avant la guerre une conversation entre deux ménagères ; l'une parlait d'inondations et d'orages qui avaient ravagé les récoltes dans le Midi de la France et l'autre lui disait avec la parfaite insouciance des ignorants : « Qu'est-ce que cela fait ? Nous n'y connaissons personne ! » Une telle erreur ne serait plus commise aujourd'hui, même par les femmes les moins cultivées. Toutes ont appris que la perte d'une moisson n'est pas sentie uniquement par son propriétaire, mais que tous les continents reliés par les mers sont terriblement solidaires dans la bonne et la mauvaise récolte ; presque toutes savent à quel point le rôti familial peut dépendre d'un traité de commerce passé il y a deux siècles entre deux pays étrangers d'au-delà des mers.

Réforme politique et administrative

Les Françaises, nous l'espérons fortement, vont faire leur entrée dans la vie politique. Elles y apporteront un esprit nouveau, et l'aiguilleront vers de nouvelles régions moins exploitées et plus saines. Puissent-elles chasser l'esprit paperassier et « rond-de-cuiresque », aérer et épousseter les bureaux, modifier la conception administrative, encore si peu démocratique, de la hiérarchie. Au lieu que tel fonctionnaire se croie obligé à l'aplatissement devant son « supérieur » et à la morgue vis-à-vis de l'« inférieur », qu'il n'y ait qu'une diversité de fonctions et de responsabilités, le seul « supérieur » étant celui qui fait consciencieusement, et bien, son métier.

Reconstruction, Embellissement

Nous avons déjà dit, dans *la Française* la part que les femmes devraient prendre à l'œuvre de reconstruction des villes et villages dévastés, d'agrandissement et d'embellissement des autres. Leur entrée dans les comités régionaux paraît indispensable, certaines questions ne pouvant vraiment être réglées convenablement sans leur avis. Malheureusement, on ne s'apercevra peut-être que trop tard de cette nécessité, surtout si la réforme électorale dont tout dépend et que nous désirons se fait encore longtemps attendre.

Lutte contre les fléaux sociaux

Il en est exactement de même en ce qui concerne la lutte contre l'alcoolisme, la tuberculose, la dépopulation, les maladies vénériennes, la dépravation des mœurs. *La Française* fait une assez grande part dans ces colonnes à toutes ces questions pour que je ne m'y arrête pas aujourd'hui.

Réforme de l'Education
Défense intellectuelle

Il appartiendra peut-être aux femmes de défendre, contre un utilitarisme desséchant qui menace de grandir, les droits du sentiment et de l'idéalisme, dans l'éducation et la littérature. Nous n'oublierons pas, comme le dit si bien Mme Compain à une autre place de ce numéro, que la force brutale, la force au service de la Force, a été vaincue. La France n'avait pas la supériorité militaire et matérielle en 1914 : elle l'a conquise en quatre ans, grâce à sa supériorité intellectuelle et morale, alors que l'Allemagne avait mis quarante-quatre ans à se préparer, au lendemain de son triomphe brutal. C'est bien l'esprit de liberté qui a forgé les canons et les tanks de la victoire ; et c'est lui qui est vainqueur. Cette supériorité de notre patrie, n'est-ce pas à nous, femmes, mères, gardiennes des traditions et des mœurs, de la défendre comme nos soldats ont défendu la terre, de l'entretenir dans l'âme de nos enfants pour que la France reste le phare intellectuel du monde, l'espoir des errants et le salut des naufragés.

BROCHURES A CONSULTER SUR L'APRES-GUERRE

Ce que la guerre exige de la démocratie française par C. Bouglé.

« Il faut faire place non seulement aux intelligences, mais aussi aux consciences, cela servira de garde-fou. »

L'histoire par l'histoire, par Michel Lhéritier.

« Il faudra renouveler notre enseignement trop réservé et trop théorique ; on sacrifiera moins à l'imagination, à la mémoire, la faculté d'observation ; on encouragera chez l'élève l'effort personnel et la pensée originale ; on essaiera de mieux comprendre les précoces individualités ; on multipliera le nombre des écoles techniques ; on donnera leur plein essor à l'étude des sciences, à l'étude des langues vivantes, à l'étude de l'histoire et de la géographie. L'enseignement devra valoir surtout par son rôle éducatif. »

La défense intellectuelle et la guerre, par Maurice Mignon.

La tâche des véritables intellectuels est singulièrement délicate et lourde. Leur rôle n'est pas seulement d'aider par tous les moyens en leur pouvoir, à faire triompher l'esprit de raison et de justice dans cette guerre ; ils ont encore à créer après la guerre non pas tant une nouvelle science et une nouvelle littérature qu'un nouvel esprit scientifique et un nouvel esprit littéraire... La formule de cet esprit nouveau, il faudra qu'ils l'adaptent aux exigences des temps nouveaux et surtout qu'ils y fassent entrer le bénéfice des expériences récentes.

Le mécanisme de l'organisation en France et en Allemagne, par A. Van Gennep.

Nul besoin d'être grand clerc pour prédire que les Français vont tendre à donner à la coordination, à l'association, à la coopération, une place plus grande dans leur organisation sociale.

La défense de l'Esprit français, par René Doumic.

« La santé, le pays l'a reconquise. Que sa littérature elle aussi y renaisse ! Qu'elle revienne aux qualités qui lui ont valu si longtemps un succès dont elle pouvait être fière : l'élévation des sentiments, la générosité des idées, mais aussi le goût, la politesse de l'esprit, la délicatesse du langage. »

La France militante, par G. Deherme.

Enfin, sur l'avenir de l'Alsace-Lorraine, lire **l'Alsace-Lorraine de demain**, par l'abbé Wetterlé.

Guerre à l'Alcool

UNE CARTE POSTALE

La Ligue contre l'Alcoolisme proteste avec énergie — et elle a pleinement raison — contre une carte postale autorisée par la censure, et qui représente un soldat français à cheval sur un tonneau et embrassant une jeune femme ; la légende dit : « Pour être heureux, que faut-il ? Une p'tite femme, de la gnole et du pinard. »

« Imagine-t-on, dit *l'Etoile Bleue*, ce que peut penser un étranger en regardant l'image infâme ? Quelle idée se fera-t-il de la France ? La Censure qui est chargée de veiller sur le moral du pays y a-t-elle songé ? »

DEBAT A LA CHAMBRE

La discussion sur le régime de l'alcool est en cours au moment où nous écrivons. Nous en reparlerons prochainement.

⁂

Adhérez, faites adhérer à *L'Alarme* Adhésion : à partir de 1 franc par an.

Membres ayant droit au vote : 10 francs (minimum). Membres donateurs : 500 fr. (minimum). Adresser les cotisations en timbres ou mandats au siège social, 45 rue Jacob, Paris, Président : M. JEAN FINOT.

Au Parlement

UNE PROPOSITION DE LOI SUR LA DEPOPULATION

M. Cazeneuve a présenté le 21 novembre son rapport sur la proposition de loi « tendant à combattre la dépopulation par des mesures propres à relever la natalité. » Il parle de la fréquence des avortements, accrue depuis la guerre, et dont il voit l'une des causes dans l'obligation pour la fille-mère qui voudrait profiter de l'assistance obligatoire, de révéler son état. — (M. Cazeneuve dit : sa faute, bien qu'il reconnaisse un peu plus loin qu'elle n'est pas toujours coupable).

Il est certain que nos lois créent une situation pénible à la fille-mère qui, peut-être, n'a pas de mauvais instincts ni de mauvais penchants et qui a simplement été victime d'une séduction ; peut-être ferait-elle une excellente mère de famille ; mais elle s'affole et il arrive fréquemment qu'elle se livre à une matrone qui est, elle, la grande coupable et fait l'infâme métier qui consiste à pratiquer les manœuvres abortives.

Il faut modifier nos lois pour protéger la femme enceinte, quelle que soit son origine. Les grandes commissions constituées par M. Waldeck-Rousseau, puis par M. Klotz, doivent justement s'occuper de ces questions et proposer les modifications reconnues nécessaires à nos lois sur la protection et l'assistance médicale.

Un enfant à naître est pour le pays aujourd'hui un trésor à protéger (Très bien !)

Lors même que la mère, faute de ressources, devrait l'abandonner à l'assistance publique, l'enfant recueilli a son prix dans un pays qui se dépeuple.

Beaucoup d'enfants assistés ont, au cours de la guerre, fait vaillamment leur devoir :

Voilà qui prouve que l'assistance par l'Etat n'est pas toujours défectueuse. Si, cependant, on avait protégé leurs mères, ces enfants auraient reçu des soins et connu, dans leur enfance, un bonheur qu'ils ont ignoré. Nous devrons, certes, modifier profondément nos lois d'assurance et de prévoyance à cet égard. C'est pour cela que je demande au Gouvernement de réveiller ces commissions en sommeil, afin de pouvoir apporter devant le Parlement des projets destinés à mettre au point ces lois demeurées insuffisantes, après expérience faite pendant de longues années.

Au cours de cette guerre, nous avons cherché à protéger l'enfance ; notre loi sur les pupilles de la nation en est un exemple tout à fait frappant. C'est plus qu'un geste, plus qu'une intention. Dans chaque département, on l'applique. Nous ne voulons pas que l'enfant qui naît meure. Ce que nous voulons, par ce projet, c'est empêcher que celui qui va naître meure. C'est pour cela qu'il faut protéger la femme enceinte et enfin, poursuivre ceux précisément, mauvais conseillers, qui pratiquent l'infâme métier de chercher à la délivrer du précieux fardeau qui donnerait à la patrie un serviteur ou un défenseur de plus.

M. Eugène Lintilhac. — Ce sont les héritières des sorcières du sabbat.

On passe à la discussion des articles, sur lesquels nous reviendrons quand la loi sera définitivement votée. Citons seulement ce passage du discours par lequel M. Félix Martin soutient un amendement en faveur de la garantie du secret et du placement des enfants à la campagne.

M. Félix Martin. — Messieurs, il est très bien de faire la guerre, une guerre impitoyable aux abominables professionnels de l'avortement, mais il ne faut pas se faire d'illusion : ce n'est pas par ce moyen qu'on arrêtera le fléau de la dépopulation, qu'on réduira sensiblement le nombre des avortements, qu'on empêchera les infanticides et les suicides féminins en cours de grossesse qui nous attristent et nous appauvrissent doublement. En réalité, on ne remonte pas à la source du mal, on ne l'attaque pas dans ses racines.

Ainsi, la loi qui a l'ambition de relever la natalité, n'a pas même un regard pour les filles-mères qui sont pourtant — qui demain seront plus encore peut-être — un facteur important du problème à résoudre.

Songeons un peu à ces pauvres désespérées. Pour qu'elles ne soient plus désormais tentées de recourir à la mort violente ou à l'avortement libérateur, il faut venir à leur secours, il faut les aider à traverser la crise atroce et terriblement longue où elles se débattent.

La plupart d'entre elles veulent, coûte que coûte, conserver le secret de leur grossesse. Il faut donc tout d'abord faire en sorte que les maisons d'accouchement qu'on veut minutieusement réglementer — quelques-unes tout au moins — inspirent toute confiance, et soient organisées de telle façon que ce secret y soit pleinement, scrupuleusement respecté.

En second lieu, ces jeunes filles étant obligées d'abandonner leur emploi, leur seul gagne pain, ou même le domicile familial, dès que leur grossesse ne peut plus être dissimulée, c'est-à-dire souvent dès le cinquième mois, il faut que, de bonne heure et pendant plusieurs mois, elles soient secourues efficacement ou mises à même de gagner quelque menu salaire dans l'établissement où elles ont dû se réfugier.

Il faut enfin qu'elles soient pleinement rassurées sur le sort de l'enfant qui va naître et que la plupart sont dans l'impossibilité de nourrir, d'élever, même de conserver près d'elles, eussent-elles les ressources nécessaires. La certitude que le nouveau-né sera placé en nourrice à la campagne à leurs frais, mais en secret, ou bien remis à l'assistance publique — sorte de rétablissement des tours — calmera leurs angoisses maternelles.

Il faut que ces maternités modèles, ces utiles asiles, qui, cela va sans dire, ne seront pas nombreux, soient connus à cent lieues à la ronde, afin que les jeunes filles affolées puissent venir, même de très loin, s'y réfugier, sauver ainsi la vie de leur enfant et souvent échapper elles-mêmes à la mort qui, dans ces heures fatales, leur apparaît comme une délivrance.

La fin de la discussion est renvoyée à une prochaine séance.

LES LIVRES

LA GUERRE QUI PASSE, par Ch. Le Goffic.

De courts articles de journal, effleurant de nombreux sujets parfois avec une certaine partialité : de simples visions, qui « passent » en effet ; la guerre en kodak. Quelquefois on voudrait un temps d'arrêt, permettant la méditation ou le sondage. Par exemple, l'article intitulé : « Les Veuves pressées » évoque un problème un peu troublant et désagréable, qui n'a pas de solution générale possible, car il appartient à la conscience individuelle la plus intime et intangible : mais on se le pose à soi-même inévitablement, et cela vaut mieux que de l'éluder en fermant les yeux, car rien n'est indifférent de ce qui concerne la morale.

Donc les veuves de guerre ont-elles tort de se remarier ? Doivent-elles vivre dans le culte du héros mort ? Des cas isolés mais trop fréquents pour être peu nombreux qu'ils soient, où le premier mari disparu, ou confondu avec un camarade mort, est revenu trop tard à son foyer, ont rendu brutalement visible à tous ce qui ne blessait d'abord que des sensibilités délicates. D'autre part, ces secondes noces ne sont contraires ni à la loi, ni à l'intérêt de la France dépeuplée.

Il semble que M. Le Goffic soit plutôt favorable à cette dernière manière de voir, car son volume se termine sur la citation d'une lettre d'un marin à sa fiancée, où il lui conseille, s'il meurt, de l'oublier : « Souviens-toi, écrit ce brave, qu'après cette lutte la France même victorieuse, aura perdu beaucoup d'enfants ; il sera donc du devoir de toute Française de l'aider à reconquérir des bras pour les luttes futures. » M. Le Goffic appelle cela la plus haute conception du devoir social : et en effet, de la part du marin qui aime sa fiancée, le désintéressement est admirable sans réserves ; mais plus on admire chez lui la conception du devoir et moins celle-ci est claire pour la fiancée.

Dans d'autres parties du livre, l'auteur a cité quelques traits d'héroïsme féminin. Il conte l'histoire de Mrs Laurenson qui sauva un croiseur et ses 800 passagers, en laissant son enfant mourant, celle aussi de la mère supérieure du béguinage à Dixmude, que l'on trouva morte dans la cave incendiée parce qu'elle avait fait partir avant elle toutes les sœurs. « Comme le capitaine de son navire qui sombre, elle voulait quitter son bord la dernière. »

AU PAYS DES MAITRES-CHANTEURS. TROIS VILLES, par Marc Henry.

Il est assez piquant de relire maintenant ces descriptions alertes, gaies et colorées de-

l'Allemagne et de l'Autriche d'avant la guerre par un Français qui y a longtemps vécu et qui les connaît bien. Les trois villes sont Berlin, mortellement ennuyeuse ; Vienne, la vraie ville du plaisir, du plaisir malsain, et Munich, pour qui l'auteur a une prédilection, dont il s'excuse — elle lui rappelle sa jeunesse — et qu'il ne réussit pas beaucoup à faire partager.

LE PRESIDENT WILSON par Sir Thomas Barclay. — Préface de Paul Painlevé.

Sir Thomas Barclay, Ecossais de Grande-Bretagne comme M. Wilson est un Ecossais d'Amérique, est à même de comprendre entièrement le caractère du Président; de plus, il paraît très au courant de la politique des Etats-Unis, et il a connu M. Wilson alors que celui-ci n'était encore que directeur de l'Université de Princeton.

Sir Thomas Barclay n'apporte aucune passion, ni enthousiasme, ni esprit de dénigrement dans ses appréciations, et celles-ci n'en ont que plus de poids. Il semble en ressortir que ce qui fut pris à un moment par les Alliés pour des fluctuations et des hésitations dans la politique wilsonienne, était au contraire l'œuvre d'un homme qui a les yeux fixés sur son but, en ligne droite. Qui sait si ce n'est pas les autres — si ce n'est pas le monde — qui oscillait et évoluait autour de lui ? Ainsi dans un train en marche, les voyageurs voient fuir les arbres et les maisons, précisément les seules choses immobiles.

En comparant ce que M. Wilson écrivait en 1900 avec son rôle actuel, on peut voir que sa conception de la responsabilité d'un chef démocratique n'a pas varié, depuis que c'est lui qui la porte : « Les sentiments nobles et élevés que nous donne la confiance des autres envers nous et la confiance d'être dans une position officielle tellement en vue que l'accomplissement fidèle du devoir sera nécessairement reconnu et récompensé tandis que tout abus de confiance sera découvert et châtié, voilà les influences, les seules influences qui produisent les hommes d'Etat pratiques, énergiques et intègres. »

Cette étude est complétée par d'importants éclaircissements sur la politique étrangère et intérieure de la grande République. On y trouvera une explication très claire de la doctrine de Monroe et de la différence fondamentale de point de vue entre les Démocrates et les Républicains.

Alice Berthet.

Carrières Féminines

L'ECOLE DES INFIRMIERES DE LA VILLE DE PARIS

Cette école modèle, qui a été inaugurée en 1910, compte 150 chambres d'élèves, un vaste amphithéâtre, des salles d'étude et de récréation, des réfectoires spacieux. Elle a pour objet, on le sait, de former des infirmières d'élite pour les hôpitaux et les hospices de Paris, et déjà 400 de ses élèves, sorties avec leur diplôme, sont en service et apportent au corps médical, dans les soins à donner aux malades, une collaboration active et dévouée qu'il apprécie hautement.

Le régime de l'école est l'internat ; elle est ouverte aux jeunes femmes, veuves ou célibataires, âgées de 19 ans au moins et de 25 ans au plus; les études durent deux années ; l'enseignement est gratuit, les élèves reçoivent même des indemnités. Mais, pour compenser les frais de leur éducation professionnelle, elles prennent l'engagement de servir pendant cinq ans, à leur sortie de l'école, dans les établissements de l'Assistance publique.

Sous la réserve que l'élève accomplira régulièrement ses deux ou trois années d'études (la durée normale des études est de 2 ans, mais les élèves dont l'instruction professionnelle est reconnue insuffisante à l'expiration de ce délai, peuvent être autorisées à doubler leur 2e année et satisfera aux examens du brevet, l'administration s'engage à lui procurer à la sortie de l'école, un emploi d'infirmière de 2e classe dans un de ses établissements hospitaliers. L'infirmière de 2e classe reçoit outre toutes les prestations en nature : nourriture, logement en chambre, habillement, blanchissage, éclairage, chauffage, un traitement annuel de 750 francs. (Les allocations fournies en nature peuvent être dans certains cas remplacées par une indemnité annuelle de 1.000 francs). Elle peut passer ensuite infirmière de 1re classe après un délai minimum de 3 ans (suppléantes (3 classes) après un délai minimum de un an dans un poste comportant ce grade, surveillante (3e classes). Le traitement d'une surveillante de 1re classe est de 2.600 fr.

De son côté, l'élève signe l'engagement contresigné et approuvé par son tuteur si elle est mineure, de servir pendant 3 ans à partir de la sortie de l'école dans les établissements dépendant de l'Administration ou bien de lui rembourser les frais de pension au cas où elle viendrait à rompre son engagement avant le terme. Les services à dater de cet engagement sont valables pour la retraite qui s'élève à la moitié du traitement qu'elle touche lorsqu'elle quitte l'Administration.

⁂

Un concours pour l'emploi de *surnuméraire des P.T.T.* aura lieu les 19 et 20 janvier 1919. *Age* : 17 à 28 ans. *Traitement* : 1.500 à 6.000 fr. Indemnités de vie chère en sus 5 fr. par jour. Aucun diplôme n'est exigé.

Bulletin des Sociétés Féministes

Conseil National des Femmes Françaises

SECTION D'ASSISTANCE ET DE PREVOYANCE SOCIALE

La dernière réunion de la Section a eu lieu le 30 Novembre dernier, à 4 heures.

L'ordre du jour comportait un exposé de Mme Henry Nathan sur la question des dommages de guerre, une communication de Mme Jules Siegfried fils, sur les œuvres de l'Enfance en ce qui concerne le Centre d'Information d'Assistance publique et privée, et une causerie de Mme Reboux sur Lille, Roubaix et Tourcoing pendant l'invasion qui, malheureusement, ne put être faite parce que Mme Reboux fut obligée de se rendre à Roubaix afin de surveiller le tirage du journal qu'elle y dirige.

La séance fut ouverte par Mme Weill, présidente ; elle se fit d'interprète de la Section pour adresser à Mme Jules Siegfried, présidente du Conseil National, l'expression de la sympathie et de l'admiration de tous ses membres à l'occasion du deuil cruel qui l'a frappée,et du magnifique exemple de courage qu'elle donna en assistant à la réunion statutaire pu de jours après avoir su la douloureuse nouvelle.

Elle parla ensuite du projet de récupération des vêtements militaires pour les transformer n vêtements civils ; ce projets qui présenté par M. le Docteur Schreiber a aujourd'hui, moins d'importance en raisons des nouvelles dispositions prises par M. Abrami pour munir d'effets civils les réformés qui en feront la demande.Toutefois, il conviendrait peut-être d'envisager le récolement des uniformes qui constituent la propriété privée des officiers et des soldats ; une organisation privée pourrait être utile afin de les recueillir et de les transformer, de telle sorte qu'on pourrait en faire profiter des travailleurs modestes, mais ce projet ne présente par un caractère d'urgence, car les troupes ne vont être libérées que graduellement.

Après la communication de Mme Henry Nathan sur la question vitale de la *Réparation des Dommages de guerre*, que nous donnons in extenso d'autre part, Mme Jules Siegfried fils prit la parole pour exposer comment elle conçoit l'organisation du Centre d'Information d'assistance publique et privée créé par la Section. Elle est des mieux qualifiées opur donner son opinion à ce sujet, étant présidente de l'*Union des Œuvres du XVI arrondissement*, et présidente actuelle de la *Fédération des Unions d'Œuvres parisiennes*, Mme Jules Siegfried fils donna l'exemple des enquêtes entreprises dans le XVIe arrondissement, en vue de grouper ensemble des indications susceptibles d'être obtenues sur les œuvres consacrées à l'Enfance,par les déléguées des diverses œuvres représentées à l'Union. Ce système est préconisé par elle pour obtenir un résultat efficace et elle engage la Section à faire appel aux unions d'œuvres qui fonctionnent régulièrement,c'est-à-dire aux 13 groupes qui existent déjà dans 18 arrondissements. Ce concours serait un appoint appréciables pour arriver à classer sérieusement le œuvres : 1° par arrondissement, 2° par catégories.

La Section remercie Mme Jules Siegfried fils de cette suggestion intéressante, et il est décidé que des dispositions seront prises pour la réalier.

Rien n'étant plus à l'ordre du jour, la séance est levée à 6 heures.

Héroïnes du Jour

ORDRE DE L'ARMEE

Mme **Gourko** (Emilie), infirmière (au titre étranger) à l'ambulance 221 ; infirmière au titre étranger, venue au front sur sa demande. A mis son zèle, ses qualités d'organisation et son dévouement infassable au service des blessés. A donné de nombreuses preuves de bravoure sous le bombardement où elle est restée à son poste. A trouvé une mort glorieuse dans l'ambulance où elle remplissait ses fonctions d'infirmière. (Ordre du 13 avril 1918).

COURRIER DES LECTEURS

Mme M. L. Baud. — Merci de tout cœur pour l'aimable citation de notre journal et de sa directrice dans votre chronique de l' « Ame Française ».

Mlle Beaugé. — Le renseignement a été envoyé. Le voici pour vous-même. La loi qui impose à une catégorie d'usines les salles d'allaitement est du 5 août 1913.

Mlle Collier. — Nous vous avons adressé quelques numéros où il est question des commises de percepteur. Et un numéro sur les pensions. Mais pour plus de détails il faudra vous adresser directement au ministère de la guerre.

Mme Dachary. — Votre lettre du 8 à Mme Br. demandait des exemplaires du «dernier numéro ». Le dernier numéro avant le 8 étant le 6, c'est en effet, celui-ci qui vous a été adressé. Nous vous serons reconnaissantes de toujours nous donner la date des exemplaires demandés ainsi que le numéro d'ordre à droite de l'en-tête. Veuillez faire servir à la propagande les numéros du 6. Ceux du 29 vous ont été envoyés.

M. Zébaume (Paris). — Veuillez remercier Mme C. La lettre communiquée est d'un sentiment et d'une verve admirables. Mais la place nous a manqué pour en rien insérer.

Mmes Moreau et Sardi. — Nous avons transmis vos demandes à Mlles Barbin, directrices de l'Institut Franklin, les premières qui à Paris, ont organisé la préparation au baccalauréat pour les jeunes filles et qui sont aussi compétentes que personne à ce sujet qu'elles sont sûres et dévouées. Elles ont dû vous répondre.

PENSION DE FAMILLE pour enfants délicats. Altitude 960 mètres. Instruction assurée, docteur à proximité.

S'adresser à Mlles Durrleman et Meyer, Chambon de Tence (Haute-Loire).

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MEDITERRANEE

Pour éviter aux voyageurs, appelés à faire fréquemment le trajet entre Paris et Fontainebleau, d'avoir à passer chaque fois aux guichets de distribution des billets, il est mis en vente, aux gares de Paris P. L. M. et de Fontainebleau et à l'Agence P. L. M. de Renseignements, 88, rue Saint-Lazare, à Paris, des carnets de billets l'aller et retour ordinaires en toutes classes et des carnets de billets d'aller et retour pour militaires en première et 2e classes. Chaque carnet comporte 10 billets.

MAISONS RECOMMANDEES
LE BOVRIL

Est indispensable dans la Cuisine. Il économise temps, peine et argent. Le seul employé par toute ménagère soucieuse de son bien-être. Fournit un délicieux Potage-Consommé Riche. Sauce excellente. Donne aux plats un goût exquis.

Il ajoute à n'importe quel légume la valeur nutritive d'un morceau de viande de premier choix. Reconstituant très énergique.

Le BOVRIL est de la viande et rien que de la viande.

Se renseigner aux Maisons d'Alimentation, ou aux magasins de gros, 102, rue Réaumur, Paris (2e).

BIERES
BIERE FANTA non alcoolisée
BIERE spéciale pour nourrices
BIERE de TABLE
6, rue Guyot (Paris) — Télép. Wag 11

La Gérante : JANE MISME.

Imp. des Arts, 11, rue Molière, Paris

ECOLE ROY

7, rue Lagrange
PARIS (Ve)

COURS de 8 h. du matin à 10 h. du soir, — Envoi du Programme FRANCO
Inscriptions reçues à toute époque de l'année

STENOGRAPHIE, DACTYLOGRAPHIE
COMPTABILITÉ. COMMERCE, LANGUES

Préparation spéciale au Commerce aux Services officiels des Chambres, aux Examens des Ministères et Administrations, ainsi qu'au Professorat de Sténographie. Cours GRATUITS et cours réduits. — Cours par Correspondance.

PLACEMENT GRATUIT DES ELEVES

LES FEMMES ET LA TERRE

Essai de classification rurale

Si l'on pouvait parler légèrement d'une chose sérieuse, on dirait que le Retour à la Terre est à la mode. Mode d'urgence, d'ailleurs, comme celle que Louis XVI lança en arborant à la boutonnière royale une fleur de « garmentière », puisque c'est la reprise agricole qui sera, demain, la plus matériellement pressante. Aussi bien semble-t-il qu'on ait tout dit sur le sujet que tant d'articles, de brochures, de livres, de conférences, de ligues, de sociétés, que pouvoirs publics, que syndicats et associations de toute sorte, ont étudié, traité, retourné, encouragé et mis, d'une manière générale, à l'ordre du jour de l'époque.

Tout ? Pas encore peut-être. La question est si pressante à la fois et si complexe, si touffue qu'il se pourrait qu'on en ait oublié quelque côté. A tout le moins, peut-on avancer, sans pédanterie, qu'on la traite souvent en dehors de toute méthode.

Entendons-nous. Il ne s'agit pas de trouver mauvais qu'ainsi qu'au mausolée antique, chacun apporte en passant sa pierre, idée, trouvaille ou remède sur « La grand'pitié des campagnes de France » (1). C'est, au contraire, de cet afflux généreux des esprits, parfois les moins spécialisés, avec les autres, que se formera le contre-courant nécessaire à la vie, à la résurrection de notre « terre qui meurt ».

Mais encore faut-il mettre quelque ordre dans le zèle lui-même. Or, cette crise de l'Agriculture ressemble à un immense incendie dont toutes les routes sont encombrées par des sauveteurs bien intentionnés qui ne manquent que de direction. Qu'on ordonne la chaîne, et voilà l'effort coordonné qui fera merveille, jusqu'à sauver peut-être la maison. En ce cas-là, si chacun peut passer le seau au voisin, tout le monde ne peut pas être pompier. En agriculture pareillement, il est notoire que chacun se reconnaît, en secret ou non, une certaine compétence en la matière ; et tous ceux qui ont quelque autorité scientifique, les bons pasteurs agronomiques, savent bien qu'on vient leur demander leur protection pour faire entrer dans la carrière le fils qui n'a aucune aptitude particulière, le fruit sec puisqu'il faut l'appeler par son nom.

Ce n'est pas que les choses en aillent ainsi en ce qui concerne plus particulièrement la part des femmes au Retour à la Terre. Il semble bien, au contraire, que ce soit une élite qui se lève pour combattre ce bon combat.

Elite certes, que cette phalange de citadines, d'intellectuelles véritables, de philanthropes de carrière, de pédagogues qui, toutes, veulent passionnément faire revivre la douce patrie champêtre par les femmes, mais élite singulièrement étrangère à la technique des questions pour lesquelles elle se passionne avec une si ardente sincérité.

Dans une de ces réunions, telles que ce temps en a déjà tant vu, et où l'on cherche avec une véritable ardeur patriotique à préparer le lendemain de guerre, on peut être témoin des traits les plus émouvants de cette bonne volonté venue d'en haut et touchée, en même temps, les preuves les plus déconcertantes d'une méconnaissance absolue des sujets étudiés. Ne fut-ce point anoblissant, en vérité, d'entendre cette femme vénérable dont le nom est synonyme de générosité, prier la directrice d'une grande école ménagère agricole de la recevoir au nombre de ses élèves et s'excusant de ses cheveux blancs ? A côté de cela qui, sous couleur de boutade, était une leçon d'exemple, comment accueillir, sans stupéfaction, la réponse dégagée de cette toute jeune femme qui, interrogée sur ce que pouvait donner une main-d'œuvre inexpérimentée nouvelle qu'on étudiait, assurait que les travaux agricoles, « ce n'était rien à apprendre... et à pratiquer » ?

Et il ne s'agit là que des amies, des protagonistes du Retour à la Terre par les Femmes, car les arguments des autres n'ont pas été envisagés ici. Il faut bien le dire, même parmi celles-là, en effet, semble régner une idée confuse de la réelle hiérarchie campagnarde, armature indispensable de la société rurale comme de toutes les autres. Trop souvent aussi, on entend répéter à propos du labeur champêtre, des formules par trop simplistes pour avoir même le bien fondé d'un lieu commun. « Le travail de la terre est trop *dur* pour les femmes », ou bien encore : « Une femme ne peut pas diriger *seule* une exploitation », arguments trop faciles à réfuter par une démonstration quotidienne de la vie des champs, surtout dans ses conditions actuelles, pour qu'il vaille la peine de les prendre en considération.

Ils montrent néanmoins, et c'est à quoi il faut revenir, la confusion qui s'étend sur toute la question agricole, qu'il s'agisse d'instruction et d'éducation, de préparation scientifique et technique, ou simplement de l'existence agricole et de ses contingences sociales.

C'est surtout en préparation technique agricole qu'on ne s'entend pas. On est d'accord sur ceci, que le mouvement doit venir des femmes ; mais concerne-t-il la tâcheronne ou la fermière, la rurale spécialisée dans une fonction agricole : aviculture, régisseuse, fromagère, ou la propriétaire ? Et celle-ci ne doit-elle pas aussi se mettre à l'école ? Autant de questions confuses, à peine formulées encore. Par ailleurs, la préparation n'est envisagée qu'à un degré, alors qu'il faudrait, avant tout, se rendre compte des immenses besoins en spécialistes rurales *dans toutes les branches*.

En un mot, le problème du Retour à la Terre est mal posé devant ceux mêmes et celles dont la religion a le plus besoin d'être éclairée, et les solutions offertes ne tiennent pas assez compte de la réalité des choses pour avoir chance d'être heureuses. C'est pourquoi, un modeste essai de classification peut n'être point inutile en l'occurrence afin d'en établir au moins nettement les données et de permettre de le juger dans toute son étendue, sans plus d'exagération que d'atténuation.

Les quatre ordres féminins ruraux

On peut, d'une façon en apparence arbitraire, mais qui correspond à une gradation réelle, partager en quatre catégories principales la population féminine de la campagne, avec laquelle il faut confondre les phalanges nouvelles du Retour à la terre. Ce sont, en faisant de chacune d'elles un type : la *Propriétaire*, la *Fermière*, l'*Ouvrière rurale* et enfin une classe nouvelle, celle de la femme qui veut faire de l'apostolat agricole et qui, ayant passé ou non par les écoles techniques, viendra s'installer à la campagne pour y exercer sa spécialité ; nous l'appellerons, selon un néologisme déjà répandu, la *Volontaire agricole*. Il n'est guère d'*outsiders* à ces quatre catégories et, si l'on veut étudier la question agraire avec quelque ampleur, chacune d'elles mérite, par son importance tant personnelle qu'intercalaire, une monographie particulière.

La propriétaire

Si le rôle de la propriétaire ne paraît pas tout d'abord de première importance, c'est parce qu'il a fâcheusement perdu son prestige et sa réputation. Jadis, on le sait, la châtelaine était le pivot même de la société rurale. Les mœurs si différentes du temps passé expliquent le changement survenu. On vivait alors « dans ses terres ». Tout au moins, lorsque le grand siècle amena la mode, — ou la nécessité vitale — du séjour à la cour, revenait-on passer une partie de l'année, et la plus grande, dans sa province. Les mémoires de l'époque, et certaines lettres célèbres, démontrent assez le mécanisme de ces dédoublements. Née ou non, marquise ou fermière générale, la Dame était alors la « Bonne Dame », visiteuse des chaumières et, en ces temps pourtant pré-hygiéniques, parfois guérisseuse, celle vers laquelle on regarde, autant pour le conseil que pour l'aumône. Enfin, sans exagérer l'importance d'un ministère qui, ne possédant point les prérogatives d'une époque avancée dans l'assistance comme la nôtre, ne pouvait l'exercer dans les mêmes proportions, il faut admettre que la seule présence avait des vertus incomparables. La Dame *était là*, tel était surtout le secret de son influence.

Les temps sont bien changés, et le progrès a marché ici au rebours. La centralisation à outrance, d'autres raisons encore, parmi lesquelles il faut citer l'automobilisme et le déplacement chronique avec le tourisme forcené qui en est résulté, ont enlevé de plus en plus les grands propriétaires à leur domaine. Et la Dame n'a qu'un défaut, mais il est capital : *elle n'est plus là*. Or, il ne s'agit point ici d'un détail sans importance dans le tableau affligeant de la désertion des campagnes, bien au contraire, il est de premier plan. Point n'est besoin d'énumérer les raisons qui rendent urgente la présence du propriétaire sur son sol. Quant à celle de sa compagne, comment en apprécier la nécessité ! Elle est tout ce qu'était sa devancière, la Bonne Dame, avec, en plus, l'usufruit du précieux trésor que la science moderne apporte aux femmes de bonne volonté. Songe-t-on aux progrès réalisés depuis une dizaine de lustres seulement en économie domestique, en hygiène personnelle et générale, en puériculture, et dans toutes les variétés de ce qu'un poète appela : « l'œuvre de choix » ? Quel bien incalculable ne fera pas dans ce sens la propriétaire aidée de l'indépendance que donne la fortune, de l'autorité unique de sa position très spéciale et de toutes les ressources d'une ingénieuse charité ! Enfin, fût-elle dénuée de toute recherche dans la bonté et de tout sens altruiste, fût-ce une reine soliveau comme le roi des grenouilles, qu'elle aurait encore un mérite de première grandeur, celui de l'exemple.

Au milieu d'une société vacillante, parmi les courants nouveaux qui balaient les champs vers les centres, représenter une ancre de fond qui résiste et fait résister ce qui l'entoure, c'est là, en vérité, une fonction devenue peut-être jamais elle-même tous tion importante, et celle qui l'exerce, n'en les effets.

Et c'est pourquoi la propriétaire chez elle est à la base de toute la question agricole féminine, qui se lie pour elle à la préparation agricole normale.

La fermière

Faut-il dire que c'est là la pierre angulaire de ce que nos pères appelaient la « Maison Rustique » ? Oui, si l'on juge à un point de vue conventionnel et non, si l'on considère l'édifice des fondations au faîte puisque chacune de ses parties est indissolublement reliée à l'autre et inséparable du tout.

La fermière n'est donc ni plus ni moins nécessaire à la vie rurale que l'ouvrière agricole par exemple ou que la propriétaire, mais elle tient une place en vue, si l'on veut, dans cette hiérarchie spéciale.

La ferme, à vrai dire, est le microcosme du monde agricole. Elle présente, en un raccourci complet, l'essentiel de son grand' œuvre. Et la fermière, qui y participe en tout, doit un peu tout savoir pour tout faire. De qui exige-t-on autant ? Tout autre femme, surtout dans le cercle que nous étudions, évolue dans une certaine spécialisation ; la fermière, elle, a besoin d'être universelle. Il faut, en effet, qu'au véritable métier qu'elle exerce en laiterie, en aviculture,et dans toutes les branches annexes de la ferme, selon le cas, elle joigne des talents d'exceptionnelle maîtresse de maison, qu'elle soit la mère, une mère très féconde, car les campagnes sont le dernier espoir de la repopulation, et puis, qu'elle sache encore cultiver ou faire cultiver un jardin potager important, qu'elle ait tout au moins quelques notions d'art vétérinaire, qu'elle exerce par surcroît la charité, qu'elle soit le recours et le secours des voisins, des malheureux, des passants, que, en un mot, la lampe de sa cuisine étincelante soit le phare vers lequel chacun se guide.

Devant un programme si formidable, faut-il s'étonner qu'une simple femme recule et qu'à moins d'être prédestinées, tant de filles de fermiers ne veuillent plus être fermières ? D'ailleurs, membres d'une classe sociale dont elle partage toutes les charges sans en avoir les bénéfices, pourvoyeuse du nécessaire des villes sans recevoir en échange quoi que ce soit de leur superflu, au point de vue intellectuel tout au moins ; privée presque totalement parfois de la société de ses pairs, elle devra souvent passer son existence tout entière dans un désert moral. La vie qui lui est proposée là est véritablement si sévère quoique si belle et si haute, qu'elle ne peut tenter qu'une nature d'élite.

Son cas est tout particulier dans l'ensemble de la question et demande un traitement personnel qui nous paraît relever plus encore du programme de réforme de l'existence villageoise que des méthodes pédagogiques pour sa préparation technique.

L'ouvrière rurale

En touchant ici au problème de la main-d'œuvre, on touche au nœud gordien agraire. Et, bien que ce ne soit que par le côté féminin, celui-ci suffit à en faire mesurer les difficultés.

Qui donc n'a eu l'occasion de causer avec une fermière et de l'entendre se plaindre amèrement de la rareté croissante des servantes, des femmes de journée, des ouvrières rurales, même ?

Et c'est bien, en effet, de là surtout que vient le découragement de tant de « maîtresses », comme on dit en certaines provinces.

En ce qui concerne les premières, la plaie est plus cuisante parce qu'elle est plus intime. La servante (et la fille de ferme qui rentre peu à peu dans la même catégorie) disparaît, écrémée par la ville où elle aperçoit un sort plus brillant, un travail moins pénible, un gain incomparablement supérieur, et aussi les agréments de la civilisation, le plaisir, le mariage peut-être. Pour la femme de journée, la tâcheronne, recrutée parmi les habitantes du village, elle ne manque que selon la progression de l'exode qui s'y produit, exode lent, mais continu, puisque la population des villes de chaque département ne cesse de croître pendant que celle de chaque commune au-dessous d'un certain nombre d'habitants ne cesse de diminuer. C'est par les mêmes courants sociaux qu'est entraînée l'ouvrière rurale dont la main-d'œuvre est une des ressources importantes du fermier lui-même pour les travaux de grande « presse » ; moisson, repiquage du colza, de la betterave, etc.

Ici, l'intérêt de la fermière et celui de son employée se confondent absolument.

Comme à la première, il faut à la seconde un habitat régénéré qu'elle ne désire point quitter pour les villes *tentaculaires*.

Mais il semble qu'il faille aussi préconiser son amélioration personnelle par une préparation rationnelle bien appropriée.

La volontaire agricole

Reste enfin cette variété inconnue hier et qui se révèle de jour en jour comme une des forces de demain. La jeune fille dont la prédilection va à l'agriculture métier, qu'elle veut aussi relever, réorganiser et dans la mesure de ses moyens, sauver s'il se peut.

Elle n'appartient pas à une classe sociale unique, mais à toutes. Cependant, c'est plutôt un milieu aisé, voire riche, qu'elle quitte pour vivre ainsi sa vie à sa guise. Formule curieuse de la jeune fille moderne, elle est enthousiaste sans manquer de réflexion et même de prudence, et elle sait judicieusement allier le souci de sa réussite avec celui de la grande cause qu'elle veut servir. Formule heureuse, d'ailleurs, car elle ramène l'apostolat à des proportions plus humaines et par cela même plus viables. Tantôt, c'est une fille de la noblesse qui rompt avec toutes les traditions de sa caste, et, au voile, préfère la charrue. Plus encore que son esprit, il lui plaît de faire jouer ses muscles et ses poumons et de prouver au monde que le sang bleu n'empêche pas le hâle et les ampoules.

Celle-là sera entreprenante et ne craindra pas de mettre la main à la pâte.

On en connaît déjà qui, dénuées de capitaux, apportent comme mise première et unique leur intelligence, leur sens pratique, auxquelles elles joignent une préparation sérieuse quoique parfois d'urgence et qui ne demande qu'une mise au point précise. Tantôt, c'est une institutrice déjà lassée des horizons trop bornés de sa carrière et qui transportera ses dons pédagogiques réels dans l'instruction ménagère-agricole, aux cadres de laquelle elle s'adaptera très vite. Ou bien encore une fille de la bourgeoisie qui repousse avec horreur l'idée de l'existence futile et vide qui lui est proposée jusqu'au mariage et qui, aimant les champs, rêve de « faire valoir » sa dot en une entreprise par elle choisie et préparée. Toutes, elles seront, dans la croisade du Retour à la Terre, des manières de missionnaires laïques et il faut compter très sérieusement sur leur concours. Elles apporteront surtout un élément nouveau, riche et jeune à un milieu trop ankylosé dans des coutumes millénaires, qui ne sont, bien souvent, que de déplorables routines.

Les volontaires agricoles, quatrième ordre féminin rural, créeront enfin, peut-être, ce lien si nécessaire entre le producteur, véritable nourricier social, et le consommateur, entre la campagne et la ville, lien moral autant que matériel et faute duquel les efforts de génération terrienne risquent de porter à faux pendant bien longtemps encore.

La préparation technique des quatre ordres féminins ruraux

Comment faut-il envisager la préparation agricole de ces quatre ordres fondamentaux, étant donné leurs besoins différents et leur spécialisation particulière ? Telle est la question qui se dégage déjà plus nettement d'une étude même aussi superficielle. Assurément, l'instruction technique nécessaire à une ouvrière rurale spécialisée, comme la laitière, la fromagère, l'aviculture, ne sera pas la même que celle, toute d'ensemble et vue de haut que devra recevoir la propriétaire désirant se préparer sérieusement à ses nouveaux devoirs.

De même, la *Volontaire agricole*, qui possède déjà une culture personnelle souvent poussée, voire des parchemins, ne saurait poursuivre le même cycle d'études que la fermière dont le programme, quoique ample, est beaucoup plus strictement borné. Chacune d'elles, bien située dans son milieu, réclame l'éducation spéciale qui lui est appropriée et telle qu'on peut ainsi la graduer.

Pour la *Propriétaire*, il existe en certaines contrées, en Russie notamment, puisqu'il faut citer ce malheureux pays qui a su parfois faire des pas de géant vers le progrès, des écoles spéciales. Elles seraient souhaitables chez nous. A leur défaut, et pour des jeunes filles destinées à diriger elles-mêmes leur domaine ou à en être en quelque sorte la supérintendante avertie, il faut recommander l'entrée à l'Institut agronomique, si de fortes études générales ne les effraient point, tout au moins comme auditrices libres, sinon comme élèves. Au cas où le niveau leur en paraîtrait trop élevé, voici Rennes, école Nationale qui les accueillera et leur donnera en deux ans, une appropriation agricole, si l'on peut dire, enfin les excellents cours d'été de Grignon (section supérieure) peuvent encore être recommandés dans son cas.

La *Fermière*, ou plutôt la future fermière, dont l'éducation embrasse tant de matières et qui, d'autre part, n'a pas devant elle le loisir qu'il faut aux longues études, paraît toute désignée pour les écoles spéciales existantes : Kerliver, Coëtlogon, où le programme concerne surtout la laiterie et les industries annexes, en même temps que la science ménagère complète. Il semble bien que ce soit là le degré qui lui convienne le mieux à tous les points de vue. Par ailleurs, bien des choses sont à créer au village, tant pour l'achèvement de sa formation professionnelle, que pour donner un intérêt plus vif et comme plus de goût à son existence.

C'est ici qu'ont leur rôle les Cercles de Fermières, associations des plus intéressantes qui eurent leur berceau au Canada et se répandent peu à peu dans le monde entier. Nous avons eu l'occasion d'en dire ici même en détail le fonctionnement et l'historique. Ces vastes organismes professionnels sont appelés à former un lien admirable entre les femmes de la campagne et à les attacher plus fortement aux choses de leur métier, tout en mettant à leur portée les agréments de la vie sociale.

L'*Ouvrière rurale* est plus éloignée de toute influence, plus difficile à atteindre.

L'école primaire est sa seule ressource. Est-il possible et désirable d'y créer un enseignement spécial agricole ménager et post-scolaire de ces matières ? Il y a du pour et du contre à l'endroit de ce programme bien souvent discuté. On peut, en tous cas, préconiser pour elle la fréquentation des cours de l'*Ecole volante d'Horticulture et de Laiterie* qui existent déjà dans plusieurs départements. Là, pendant trois mois chaque année, elle apprendra cette science ménagère si négligée, si ignorée même — surtout dans les classes les plus laborieuses ! — avec quelques idées générales scientifiques qui seront comme une règle d'or à sa vie future, si humble soit-elle. Il ne semble pas qu'il y ait mieux à faire dans cet ordre d'idées et c'est assurément la rurale de cet ordre qui est la mieux partagée. Pourtant, on pourrait souhaiter la création d'écoles de *domestiques de ferme* afin de porter remède à la véritable crise qui afflige les fermières et, peut-être de réhabiliter la profession auprès des jeunes filles de la campagne.

La *Volontaire agricole*, elle, n'a que l'embarras du choix. Selon son évolution, elle frappera aux portes de l'Institut Agronomique qui lui donnera cette culture générale si nécessaire aux grandes entreprises et grâce à laquelle elle choisira plus sûrement sa spécialisation ; à celle de Rennes de niveau plus accessible et plus pratique ou, si elle est très pressée par le temps, celle de Grignon. Il faudrait pouvoir dire aux portes d'une école nationale, voire municipale, d'horticulture, car c'est bien souvent celle-là, entre toutes les branches de la culture qui tente le plus les femmes. Hélas, le moment n'en est pas encore venu ! L'Ecole de Brie-Comte-Robert, qui montra la première réalisation d'excellents projets, ferma ses portes devant l'invasion alors menaçante. Les rouvrira-t-elle, transformée, en de nouvelles régions ? On le dit, d'autres projets se réaliseront-ils, dans le même sens, qui enlèveront à l'Angleterre et à la Suisse, possesseurs de florissants établissements d'enseignement horticole féminin, le privilège de former les quelques jardinières françaises que nous possédons et qui seraient demain légion si les élèves leur étaient facilitées dans notre pays ?

Tant de voies la sollicitent ! Sera-t-elle Régisseuse, ainsi que nous en avons deux ou trois exemples encourageants, choisira-t-elle l'agriculture générale en se rigeant une ferme ? Associée à une compagne, se vouera-t-elle à l'une de ces exploitations spéciales : élevage, viticulture, apiculture, ou plutôt plantera-t-elle des pépinières ? Se spécialisera-t-elle plus dans les fruits, à l'exemple des fermes fruits des Etats-Unis, dans la production des semences, dans la floriculture pour l'ornement ou le parfum, ou encore dans la très rémunératrice culture des plantes médicinales ? De son choix préalable dépendra beaucoup le système éducatif qu'elle adoptera puisque, de toutes les rurales, elle est presque la seule qui le soit volontairement.

Toutes, pourtant, forment ce grand peuple féminin des champs qui, dans les heures troubles que nous traversons, y maintient le mouvement et la vie. Et c'est pour les questions différentes intéressant la formation, leur bien-être et leur avenir doivent être soigneusement étudiées afin qu'elles ne soient inscrites au programme des grandes réformes de demain.

Odette Bussat.

La fin de cet article a déjà paru dans « Vie Agricole » n° du 16 novembre.

(1) Ce qu'était la province française avant, par Jules Bertaut.

ABONNEMENTS
FRANCE . . . Un an. 6 fr.
ETRANGER . . . — 8 fr.
LE NUMERO :
FRANCE . . . . 10 centimes
ETRANGER . . . . 15 —
Aux bureaux du Journal et par la poste
TÉLÉPHONE : AUTEUIL 17-00
ANNONCES
Agence Parisienne de Publicité
16, Rue Drouot, Paris
TÉL. : GUT. 55-38

La Province rénovée

Une des choses de notre pays qui prennent le plus le voyageur étranger avant la guerre, c'était la séparation presque l'antagonisme, entre les deux grances : Paris, et la Province.

Etrange division en effet puisque Paris est devenu banal de le dire —, Paris se recrute en province comme le reste dans le civil, et que les chemins de fer, le téléphone, bref, la civilisation semblaient avoir supprimé les distances, les barrières commerciales, monétaires, administratives, au moins dans la même nation ; plus étrange encore au point de vue moral puisque nulle part c'est plus une que la France, puisque les grandes épreuves trouvent toujours les Français unis dans une même pensée, assemblés pour un même idéal sous un même drapeau.

C'est un fait pourtant. La vie est différente à Paris d'une part, de l'autre province, tandis qu'elle était à peu près identique à Rouen et à Tours, à Nevers et à Poitiers. Et il existait encore Paris et la Province, je ne dirai pas une hostilité, ni même une jalousie, mais un certain dédain réciproque. Les Parisiens pour les Provinciaux se jetaient mutuellement à la tête le vide de leur existence, le citadin oisif qui « tire » ses journées au café, et le café, et le « Cours de la République », Avenue de la Gare », paraissaient au provincial ridicule ; mais la fièvre musculade perpétuelle et souvent sans objet de la vie parisienne ne l'était pas moins aux yeux du Provincial, et perdre toute le temps perdu est toujours perdu, que ce soit dans la lenteur ou dans la fièvre garante rapidité.

A Paris, de même que les architectes, gênés d'espace, s'ingénient à faire tenir les plus petits coins, on utilise intelligemment les moindres loisirs. Vous m'dinette tirer de sa poche dans un métro un livre qu'elle lit obstinément même quand l'entassement ne lui laisse pas la place nécessaire de le tenir au moins qu'en l'écrasant contre son visage, mais où autant que dans nos charmantes petites villes françaises dont de si nombreuses, hélas, sont mutilées à jamais, même contemplative peut-elle se recueillir, faire entrer en elle et savourer les sensations de beauté et de poésie ? Trouve-t-on ces délicieuses petites places égales, evitées par les automobiles, où l'herbe verdure pousse entre les pavés disjoints, abritant des nids d'oiseaux ? Peut-on laisser aller sa pensée au fil de l'eau, mieux que le long de ces quais délaissés par le tumulte de l'industrielle ? Seulement, voilà... on n'y sentent le plus profondément l'âme des provinces, ce sont quelques déracinés de Paris, ces intellectuels impénitents qu'un entraînement continuel de l'esprit a rendus plus impressionables et plus capables d'analyser leurs impresions.

Si l'on excepte les très grandes villes comme Lyon, Marseille, Lille, etc., aussi, sans doute, les villes de faculté, on pouvait observer en province avant la guerre non seulement de l'indifférence, mais même un certain dédain pour tout ce qui touche à la vie intellectuelle. N'est pas t